La sémiotique est-elle idéaliste ? Le problème du continu et le texte

Is semiotics idealistic ? The problem of continuity and text

Driss Ablali

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2217>

DOI : 10.4000/praxematique.2217

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 19-37

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Driss Ablali, « La sémiotique est-elle idéaliste ? Le problème du continu et le texte », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 42 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2217> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2217>

Driss Ablali
LASELDI, Université de Franche-Comté
driss.ablali@univ-fcomte.fr

La sémiotique est-elle idéaliste ? Le problème du continu et le texte

« Le sens se cherche jamais invariablement fixé ».

Jean Peytard

Nous voulons aborder le problème du continu, dans une perspective épistémologique, par une confrontation de deux théories textuelles, mais sans entrer dans un autre débat tant rebattu portant sur la définition de la notion de texte, problème en lui-même bien scabreux. Nous essaierons de répondre à la question du recours ou non au continu pour l'analyse des textes, et sur les incidences de ceci sur le niveau heuristique. Nous le ferons à partir de la sémiotique greimassienne vers la sémantique interprétative de F. Rastier. Notre objectif est de montrer pourquoi la sémiotique maintient un espace originel non linguistique dans l'explication du texte, au moment où la sémantique interprétative met le texte en dehors de toute tentative d'interpréter le « connaissable par l'inconnu ».

I. Continu et discontinu en sémiotique

Le problème du continu, tout en occupant un rôle théorique et méthodologique de plus en plus important dans de nombreux champs disciplinaires, ne va pas de soi. Il est en effet caractérisé par des acceptions hétérogènes, dont la diversité n'est pas toujours reconnue, avec le risque de confusions définitionnelles. Le titre choisi par J.-M. Salanskis et H. Sinaceur pour les actes du colloque de Cerisy, *Le Labyrinthe du continu*¹, témoigne clairement de la

1. Cf. Salanskis et Sinaceur 1992.

complexité de ce sujet que différentes disciplines déploient d'une infinité de façons. D'où l'importance d'une clarification. Nous tenterons d'en proposer une à partir de la sémiotique.

La sémiotique française, réduite dans ce travail à Greimas et à son école, a vécu deux périodes : la première, marquée par l'examen en soi du texte clos, avait trait à l'étude des actions textuelles, prises comme cassure entre deux états narratifs ; la deuxième, apparue sur la scène des sciences du langage vers le début des années quatre-vingt-dix, a conduit les recherches loin de l'autonomie du texte, vers l'« allonomie », pour reprendre une expression de F. Varela ¹, vers la perception, l'intentionnalité et la cognition. Les deux sont d'ailleurs inséparables de l'épistème de leur époque.

La sémiotique discontinue, dite *sémiotique de l'action*, consiste à repérer dans les textes l'organisation syntagmatique d'actes, à retrouver un enchaînement logique où chaque acte est présupposé par un autre acte présupposant, comme dans ce fragment des « Ruines Circulaires » de Borges ², qui nous accompagnera tout le long de ce travail, où, pour une analyse sémiotique, il s'agit de reconstruire le parcours du sujet qui cherche à rêver un « homme dans son intégrité ».

Ainsi, pour les sémioticiens toute action est reconnaissable à l'intérieur d'un texte, et, par conséquent, analysable en plusieurs segments. Mais quelle est la relation entre la description textuelle de l'action et le problème du discontinu ? La réponse est la suivante : les textes sont marqués par des transformations, des actions, des parcours menant les sujets syntaxiques d'une position A, par plusieurs états intermédiaires, à une position B. Tout texte suppose donc une tension ouverte dans le temps, en direction de sa fin avec des regroupements actantiel et narratif qui en constituent le principe d'unité. Ainsi, le concept de discontinu est employé ici dans le sens de transformation, qui s'opère au sein du texte, entre deux états dans l'ac-

1. Cf. Varela (1989 : 7-8).

2. « L'étranger s'allongea contre le piédestal. Le soleil haut l'éveilla. Il constata sans étonnement que ses blessures s'étaient cicatrisées ; il ferma ses yeux pâles et s'endormit, non par faiblesse de la chair mais par décision de la volonté. Il savait que ce temple était le lieu requis pour son invincible dessein. Le dessein qui le guidait n'était pas impossible, bien que surnaturel. Il voulait rêver un homme : il voulait le rêver avec une intégrité minutieuse et l'imposer à la réalité ». Borges, *Les ruines circulaires*, 1983.

tion d'un actant. Dans la perspective narrative, avec comme toile de fond la pensée de V. Propp¹, l'objectif de ce genre d'analyse consistait à construire les principes d'organisation de tous les discours narratifs, asseoir une grammaire universelle du discontinu, au détriment des genres textuels, sous forme de fonctions solidaires et invariables.

Il convient ici de rappeler qu'avec cette approche textuelle, nous nous trouvons en face du principe organisateur du discours, d'un point de vue sémiotique : le discontinu se définit par la position qu'un sujet occupe dans le parcours narratif et par la nature de l'objet de valeur avec lequel il entre en jonction. On remarque ainsi que la syntaxe localiste de Greimas fait de l'actant-sujet un sujet virtuel. Pour qu'il puisse devenir opérateur, il faut une modalisation du faire, le présupposé et la condition de possibilité de la transformation. D'autres travaux, sur la figurativité, les isotopies et l'énonciation caractérisent cette période dite structuraliste, dont la sémiotique est sortie avec une théorie du discontinu. Mais vers le début des années quatre-vingt-dix, l'épistémè des sciences du langage commençait à changer. Et la sémiotique ne pouvant pas rester indifférente à ces changements, était contrainte d'élargir le campas en abordant de nouvelles questions, comme celles qui consistent à appréhender dans le texte les opérations préalables aux transformations, et qui permettent de localiser d'autres phases par lesquelles le sujet passe avant l'effectuation de l'action. Pour revenir au texte de Borges, cité ci-dessus, il est question pour la sémiotique du continu d'interroger les phases « pré-modales² » que le héros avait traversées avant de décider de s'emparer de son rêve. Voilà comment la question du continu a émergé en sémiotique. Liée à la question de l'un, le présupposé de la discrétisation de la signification, l'analyse du continu s'inscrit d'abord dans un espace « primitif », sous le règne du principe de « dépendance ». Ensuite, c'est l'éclatement de l'un en plusieurs, sous l'égide du principe de la différence, qui engendrera le sémio-narratif, comme strate manifestée, présupposant toujours des strates manifestantes. Ces dernières offriront les

1. Quoique chez Propp une problématique du genre est omniprésente, dès le titre de sa *Morphologie du conte merveilleux russe*. Ce qui contredit complètement l'universalisme de la sémiotique.

2. Cf. Greimas et Fontanille (1991 : 33-35).

premières esquisses de la valeur, du sujet et de l'axiologie. Du coup, c'est à une problématique de la *substance* que s'attellent les sémioticiens, comme en témoigne ce passage de *Sémiotique des passions*, qui explique que l'objectif actuel de la sémiotique consiste à appréhender,

à partir, du discontinu, [comment] se conçoivent la source des modalités, le procès de la relation de jonction entre un sujet et un objet, ou le mode d'existence du sujet sémiotique : l'enjeu consiste à interroger un ensemble de conditions et de préconditions, esquisser une image du sens antérieure et nécessaire à la fois à sa discrétisation (Greimas et Fontanille 1991 : 10).

Le continu permet d'imaginer les conditions antérieures à l'apparition du sens, d'où l'idée que derrière les actions textuelles, il y a une « masse thymique » qui se décompose ensuite en différentes modalités. Or cette masse n'est à aucun moment inscrite linguistiquement, par exemple, dans le texte de Borges, lequel évoque seulement un sujet et un objet de valeur, et ne développe rien concernant la phase « pré-modale ». Ainsi les sémioticiens renvoient la problématique au niveau le plus profond pour voir comment les modalités adviennent au discours, et comment l'action du sujet s'établit en tant que telle. C'est donc la dimension cognitive du texte qui sert de repoussoir à la narrativité, c'est elle qui met en route le départ des actions textuelles, sauf que cette cognition n'est pas narrativisée.

À ces déclarations, il convient d'ajouter que la relation sujet-objet caractérise proprement le mode du discontinu. La question devient dès lors pour nous : de quelle nature est cette relation sujet/objet au niveau continu ? Dans un flux continu, peut-on faire usage des concepts de sujet et d'objet ? Que se passe-t-il dans le texte avant que la relation virtuelle liant le sujet à l'objet ne soit instaurée ? Qu'en est-il de leur mode d'existence antérieurement à leur jonction, c'est-à-dire avant que cette relation ne soit investie sémantiquement ? La réponse à cette série de questions, nous disent Greimas et Fontanille, serait d'imaginer une nouvelle phase dans le processus de constitution du sujet, une phase dite « potentielle et pré-linguistique ». La relation sujet/objet se situe d'abord dans une phase inchoative où le sujet ne fait que pressentir une présence, celle d'une « valence », c'est-à-dire que l'« objet » pour le sujet n'a pas encore de valeur. À

ce niveau, la relation entre les deux ne fait que « s'instaurer », pour reprendre un terme de H. Parret ¹. Le sujet ne désire pas encore son objet, il vient juste de l'apercevoir. Mais la question que nous nous posons, puisqu'on est dans le domaine du texte, est la suivante : est-ce que les textes portent en eux et seulement en eux les traces du niveau pré-modal ? Greimas et Fontanille répondent de la façon suivante :

La transformation comme cassure ponctuelle, constitutive du discontinu analysable, requiert d'autres conditions et ouvre de nouvelles interrogations : opération abstraite, mais formulée, à un niveau plus superficiel, comme un faire du sujet, elle oblige à imaginer des conditions préalables à ce faire, une compétence modale du sujet narratif rendant possible son effectuation (Greimas et Fontanille 1991 : 9).

Cet extrait permet de comprendre, ou plutôt d'imaginer, les « pré-conditions de la signification », ce niveau, où rien n'est encore catégorisé, où le sujet ne peut que sentir l'ombre de la valeur sur le mode de l'« appréciation esthétique », comme dans le cas du héros de Borges qui, avant de décider de faire son rêve, avait au début seulement une idée vague de l'objet qu'il voulait rêver. Mais pour rejoindre l'objet, et sortir des « valences » vers les valeurs, passer de l'« idée vague » au rêve d'« un homme dans son intégrité », le sujet doit « nier », c'est-à-dire qu'il doit exclure d'autres objets au profit de l'objet qu'il a choisi. Dans ce texte, il ne s'agit pas de n'importe quel rêve, mais d'un rêve bien précis que « l'étranger » voudrait faire. Or tout cela est simplement imaginé, sans aucune représentation linguistique. La négation est définie ici comme une opération visant à délimiter la zone d'une catégorie. Elle constitue ainsi

la première opération par laquelle le sujet se fonde sur lui-même comme sujet opérateur et fonde le monde comme connaissable [...]. En effet, le monde comme valeur s'offrait tout entier au sentir du sujet tensif ; mais pour le connaître, il faut en arrêter le défilement continu, c'est-à-dire généraliser la « clôture », [...], cerner une zone, sommer une place, c'est-à-dire nier ce qui n'est pas cette place (1991 : 40).

1. Cf. Parret (1986 : 90).

« La sommation » se présente comme l'image d'une relation *in absentia*, d'une présence sensible, d'une place vide qu'il faut remplir. C'est le premier acte sémiotique qui déclenche la discontinuité en tant que telle et installe, dans la « structure élémentaire », les relations de jonction entre le sujet et l'objet.

2. Le continu comme produit de l'imagination

La façon dont est décrit le continu dans *Sémiotique des passions*, témoigne clairement de son involution spéculative qui l'a coupé de la description sémiotique des textes. Dans cet ouvrage, nous ne manquons pas de relever le retour des mêmes formulations chaque fois que les auteurs évoquent la possibilité de rapporter la signification du texte à un domaine d'objectivité indépendant des textes. En tant que lieu insaisissable, le continu ne peut être qu'imaginaire, d'où les formulations suivantes :

Avant de « poser » un sujet tensif face à des valeurs investies dans des objets (ou le monde comme valeur), il convient d'*imaginer* un palier de « pressentiments » où se trouveraient, intimement liés l'un à l'autre, le sujet pour le monde et le monde pour le sujet (1991 : 25).

Une page plus loin, Greimas et Fontanille écrivent ceci :

C'est une situation comparable, mais antérieure au positionnement actantiel, qu'il s'agit d'*imaginer* (*op. cit.* : 26).

Encore plus loin, ils rajoutent :

On voit mal, en l'absence d'analyses plus concrètes, quelle place on pourrait assigner dès maintenant au sujet potentialisé dans ce parcours. On pourrait *imaginer*, provisoirement, que le sujet de quête, avant de recevoir le vouloir et le devoir, est instauré lorsqu'il découvre l'existence d'un système de valeurs et que cette instauration préalable en ferait un sujet potentialisé (57-58). (C'est nous qui soulignons dans les trois passages).

Des réflexions de ce genre sont abondantes dans ce livre, et l'enjeu est toujours le même : le continu est avant tout un niveau imaginaire,

bouclé sur lui-même, qu'on ne peut jamais parvenir à atteindre textuellement. Or c'est par l'émergence dans le texte des discontinuités, sur le modèle d'un procès d'actualisation de formes potentielles, que le continu se fait imaginer, sans jamais être saisi. Guillaume¹ ne manque pas non plus de le rappeler en associant le continu à l'imagination. L'activité linguistique, d'après Guillaume, s'identifie aux mouvements de l'esprit : au niveau le plus profond, on trouve un système abstrait, complexe mais régulier, de catégories et de concepts, qui reflètent la pensée invisible en action. À lire les *Principes de linguistique*, nous sommes frappé par le reproche récurrent que fait Guillaume à la linguistique structurale, celui de ne s'en tenir qu'à l'aspect perceptif et discret du langage. Mais lorsqu'on lit le Greimas de cette même époque, celui de *Sémantique structurale*, c'est pourtant cette même réalité qu'il défend. Il la soutient à cause de la doxa structuraliste. Citons ce passage de Greimas, avant de revenir à Guillaume :

La question de savoir si les éléments des signifiants sont discrets ou non, antérieurement à leur perception, relève des conditions de l'émission de la signification, que nous ne pouvons pas nous permettre d'analyser (1966 : 12).

Guillaume, lui, optait pour l'autre voie, celle qui mène de la perception des différences à leur lieu d'origine : comment la différence arrive-t-elle à s'effectuer comme telle dans le discours ? Ce n'est pas la discontinuité du discours qui l'intéresse, mais plutôt sa dynamique de constitution. Car s'arrêter au discontinu tout court est insuffisant, juge Guillaume : il faut étudier le système de la langue dans son dehors et dans son dedans, sinon le système serait inachevé :

Voulons-nous observer un acte de langage, nous ne pouvons le faire qu'une fois cet acte accompli, ce qui revient à dire que nous n'avons pas observé l'acte, le procès lui-même, mais seulement son résultat. C'est insuffisant (1973 : 38).

1. Certes les travaux de Greimas et Guillaume sont différents, mais le sémioticien ne s'empêche pas de suivre la voie de l'imagination alléguée par le linguiste : car si Greimas définit le continu comme une appréhension intuitive et fuyante par nature, chez Guillaume, il s'agit du « voir de compréhension », c'est-à-dire d'une conception non immédiatement saisissable par le « voir d'observation ».

Et c'est cette « insuffisance » que les sémioticiens cherchent à combler aujourd'hui : retrouver ce qui est dans le texte fut le point de départ des actions et des transformations, des modalités et de l'actantialité : comment « l'étranger » de Borges passe de la valence à la valeur, d'une idée vague sur le rêve à l'idée de rêver un rêve particulier ? Mais le paradoxe de ce cheminement à reculons, c'est qu'il s'agit d'un cheminement impossible, textuellement parlant, car il ne se s'appuie sur aucune donnée linguistique. Ce qui n'empêche pas Guillaume et Greimas de formaliser, presque de la même façon, cet accès au continu, quoique chez le premier il soit question de découvrir l'explication « cachée », au-delà des faits empiriques, alors que chez le second de remonter aux sources du parcours génératif. La formulation utilisée par Guillaume témoigne clairement de cette quête impossible du « continu » :

Ainsi que toute science, la science du langage a deux racines : une racine au voir et une racine au concevoir... (1964 : 274).

Ce « concevoir », qui se réclame de la « science », n'est donc pas directement accessible dans le « voir », il s'agit tout simplement de le reconstruire à partir de la réalité observable et catégorisée. Et Guillaume de rajouter :

Dans la successivité de ces deux regards, l'un irrationnel et direct porté sur la réalité patente, non pertinente, telle qu'elle se déclare à première vue, sans qu'il y ait à raisonner ou à subtiliser à son endroit, l'autre indirect allant au pertinent à travers un schème de raison qui est une vue de l'esprit, un *produit de l'imagination* constructive nécessaire en science, il y a tout le drame de la rencontre de l'esprit avec ce qu'on appelle le fait (1964 : 221). (C'est nous qui soulignons).

Cette grande distance par rapport à la réalité profonde ne peut se faire que par l'imagination, par le « rêve constructeur », pour reprendre cette notion de H. Poincaré, rebaptisée par Guillaume « rêve constructif ». C'est le seul à pouvoir rendre compte de l'ordre sous-jacent au désordre, du continu représenté dans l'expression. Greimas, lui aussi, évoque cette dimension imaginaire de l'analyse du continu, en parlant de l'« imaginaire épistémologique », qu'il n'hésite pas à comparer aux discours des sciences naturelles, lorsque

celles-ci parlent de l'origine de l'univers, du hasard et de la nécessité¹. On trouve aussi ce point de vue chez J. Petitot. À la source du sens saisi comme résultat, se trouvent la perception, la passion et la sensibilité, c'est-à-dire que derrière les formes « saillantes », pour reprendre une expression « catastrophiste », il y a place dans le texte pour une « prégnance thymique », pour un « avant-coup du sens », toujours d'après Petitot, qui écrit ceci :

Le problème est que l'intentionnalité régissant la visée des sujets relative aux objets trouve sa source dans une instance asémantique — celle justement des prégnances thymiques : [...]. Autrement dit, en deçà de la catégorie thymique évaluative/euphorie/vs/dysphorie/ qui, projetée sur des valeurs sémantiques quelconques, les axiologise, il y a un niveau proto-thymique asémantique, celui des prégnances [...]. Avant l'instance des Destinateurs, les prégnances thymiques, seraient-elles sublimées en visées idéales, sont des états d'âme inexprimables, indicibles (1985 : 292-293).

Acceptons pour l'instant l'idée d'accès au continu à travers l'imagination et posons quelques questions sur les chemins qui y mènent : comment la sémiotique pourrait-elle prétendre dévoiler le sens le plus profond du texte, sa phase originale qui précède la textualisation et qui la fonde ? Incombe-t-il à la sémiotique de résoudre ce genre de problèmes² ? Comme l'a dit clairement Greimas dans son débat avec Ricœur,

On est obligé de reconnaître que le discours, ça bouge, qu'il y a des forces qui ne s'expliquent pas entièrement par les modalités, qu'il y a autre chose. Et c'est donc là le problème [...]. D'où l'idée que derrière les structures les plus élémentaires —, articulables —, de la signification (carré sémiotique), il y a un horizon ontique dont nous autres sémioticiens ne pouvons rien dire, parce qu'avec les instruments sémiotiques on n'est pas capable d'en dire quelque chose [...]. Alors quelle est la solution ? (1989 : 203).

1. Pour un supplément d'informations, on peut lire l'introduction de *Sémiotique des passions*, notamment p. 16.

2. À cet égard, Rastier souligne que « l'être du monde et du sujet ne relèvent pas de la sémiotique, mais de l'ontologie » (1991 : 15).

Pour répondre à la place de Greimas, la solution qui s'impose d'elle-même consiste à placer la sémiotique sous la dépendance d'une autre discipline censée détenir la connaissance sur le continu, à savoir la phénoménologie. Car l'interrogation sémiotique sur le continu n'est autre que ce que Merleau-Ponty appelle « *l'état naissant* », qui consiste à « revenir aux choses mêmes¹ », à la couche primordiale où naissent les idées comme les choses. C'est la phénoménologie qui montre donc à la sémiotique la voie adéquate pour interroger le niveau continu du texte. Depuis surtout *De l'imperfection*², la dette des sémioticiens envers les phénoménologues est importante ; les références à Husserl et à Merleau-Ponty se sont multipliées, chez Greimas lui-même, chez Coquet³, chez Petitot, chez Ouellet, chez Zilberberg et chez Fontanille. Les concepts fondamentaux de la sémiotique sont phénoménologiques : « présence, champ, corps, esthésie, horizon, profondeur, intentionnalité, perception », etc.

Pour revenir à la phénoménologie, que signifie exactement cette notion de « choses mêmes » que nous avons associée au continu ? L'auteur de *phénoménologie de la perception* explique que

Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, signitive et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt ou une rivière (1945 : III).

L'état naissant ainsi défini, permet de rendre compte de la « couche primordiale » des choses et des idées, couche où le sujet

1. Pour plus de précisions sur cette notion de « choses mêmes, cf. Merleau-Ponty (1945 : III). »

2. Cf. Greimas, (1987).

3. Nous ne mettons pas dans le même panier la sémiotique subjectale de J.-C. Coquet et la sémiotique objectale de Greimas et de ses disciples. Pour la sémiotique subjectale, la priorité est accordée à l'instance énonçante, c'est-à-dire à la relation du discours à « son centre organisateur ». L'univers est dynamique. Ce n'est plus l'état et la stabilité qui sont pris en compte, mais le devenir et l'instabilité des instances. On n'est plus dans un univers uniquement clos et immanent, mais dans une relation formelle et substantielle. Pour plus de précisions sur cette opposition, cf. Ablali (2003 : 219-229).

et l'objet ne sont pas encore pris dans un système de relations et d'articulations : c'est le commencement de la connaissance en train de se donner une forme. C'est ce que Husserl appelle la « perception catégoriale », par opposition à la « perception sensible » ou « empirique ». Et l'opposition entre les deux perceptions dépend de la vision que nous avons sur les « états de choses », c'est-à-dire une vision soit du global, soit du local : si nous visons un objet d'une manière sensible, c'est le « tout » que nous appréhendons, mais les parties qui le constituent demeurent insaisissables. Il faudrait donc une nouvelle perception du même objet qui laisserait apercevoir les parties de ce « tout ¹ ».

Chez Greimas, on croise aussi le même point de vue : pour le sémioticien, le sens se déroule dans deux directions, l'une nous est donnée *in praesentia*, et l'autre *in absentia*. La première cerne l'objet dans ses parties, ses articulations, le caractérise justement dans une logique discontinue, la deuxième, elle, trouve sa source dans un flux coagulant et énergétique.

Cette fréquentation des milieux phénoménologiques permet à la sémiotique d'ouvrir de nouvelles interrogations, en allant du discours manifeste à l'imagination des conditions préalables à sa réalisation, de partir, comme le disent Greimas et Fontanille, « du flou originel et "potentiel", pour aboutir, à travers sa "virtualisation" et son "actualisation", jusqu'au stade de la "réalisation", en passant des préconditions épistémologiques aux manifestations discursives » (1991 : 11).

C'est ainsi que la sémiotique « se phénoménologise », en traitant comme une problématique cruciale la manière d'apparaître de la signification, en orientant le regard vers le continu en lequel se constitue la phase inchoative de ce qui va ensuite être catégorisé. L'enjeu pour le sémioticien consiste donc à saisir à un stade très

1. Voici les termes de Husserl : « On dit de toute perception qu'elle appréhende son objet lui-même ou qu'elle l'appréhende directement. Mais cette appréhension directe a un sens et un caractère différents selon qu'il s'agit d'une perception au sens étroit ou d'une perception au sens large du mot, ou encore suivant que l'objectivité "directement" appréhendée est un objet sensible ou un objet catégorial, ou bien, pour nous exprimer autrement, suivant qu'elle est un objet réel ou un objet idéal. Nous pourrions donc caractériser les objets sensibles ou réels (realen) comme objet de degré inférieur d'une intuition possible, les objets catégoriaux ou idéaux comme objets de degré supérieur » (1963 : 178).

précoce de la genèse de la signification le sens le plus profond du texte, sa phase originaire et sensible qui précède la textualisation et la fonde. Certes, le continu est au commencement de la signification, mais il faut rappeler que ce postulat ne s'appuie sur aucune base empirique, car il est de l'ordre de la croyance. Le continu relève, pour le répéter, de l'imaginaire, il est invisible, car non articulé, c'est-à-dire qu'il est présenté comme purement intérieur sans aucune représentation linguistiquement partagée. C'est une création du sémioticien, qui s'efface tout naturellement devant sa représentation, il cède entièrement devant la discontinuité qu'il met en place, il est « barré » comme le dit J. Lacan à propos du « sujet barré », il n'est plus là, il se barre, n'occupant que très « théoriquement » sa place. Il n'y a donc pas de sujet au niveau du continu qui puisse être empirique et psychologique. Il ne s'agit en fait que d'une instance, imaginée dans une masse amorphe, à partir d'une manifestation discursive. Nous n'accédons jamais au continu, ce que nous percevons n'est autre que le discontinu. Ainsi le continu est seulement reconstituable par présupposition à partir des unités discrètes et catégorisées, mais sans aucun fondement textuel. Là aussi nous rejoignons l'idée de R. Thom, qui dit ceci : « Savoir si le fond de la nature est continu ou discontinu, c'est un problème métaphysique, et je ne crois pas que quiconque dispose d'une réponse » (1991 : 67). Un peu plus loin, il ajoute que « nous sommes faits pour voir essentiellement des discontinuités. Elles seules sont significatives » (68).

Dans le domaine des théories textuelles, cette affirmation de Thom concorde, et seulement à cet égard, avec la théorie de la sémantique interprétative de F. Rastier, qui consiste à reléguer le continu en dehors de la linguistique, car tout simplement, allègue l'auteur, du continu il n'y en a pas dans les textes. Or cela ne veut pas dire que la théorie interprétative est complètement discontinue ; le continu y a sa place, sauf qu'il est d'un autre ordre. Nous y reviendrons.

Contrairement aux linguistiques cognitives, énonciatives et génératives qui stipulent toutes l'existence d'un espace originel non linguistique, à partir duquel on pourrait expliquer des faits linguistiques, Rastier met le texte en dehors de toute tentative d'expliquer la textualité à partir d'un niveau « anté-linguistique », en écartant de sa sémantique toute conception qui ramène le sens à un aspect

de la pensée et du comportement plutôt qu'une caractéristique du langage et du texte :

Les linguistiques génératives et énonciatives se trouvent dès lors devant une contradiction : le niveau linguistique reste par principe sinon connu du moins connaissable par la linguistique, mais il n'en va pas de même du niveau conceptuel. Or, même reconstruit à partir des régularités des langues, le niveau mental n'a qu'un statut d'hypothèse ; et cependant les lois de l'Esprit sont censées expliquer les régularités des langues — peu importe ici que l'Esprit s'identifie au cerveau rationnel du chomskysme, ou au sujet transcendantal de la linguistique énonciative (Rastier 2003(a) : 222-223).

De ces principes théoriques et épistémologiques, retenons également que la perception n'est pas extérieure aux formes de la textualité, c'est bien au niveau du langage que la perception se met en place. L'acception qui se dégage du modèle de Rastier sur la perception consiste à mettre cette dernière en relation avec le langage et de récuser qu'un lien puisse se nouer au sein des textes entre un sens non encore catégorisé, sans fondement physique et verbal, et les structures textuelles, qui elles, sont intelligibles et visibles. Rastier va plus loin dans son argumentation, en insistant sur le fait que même l'énonciation s'opère d'emblée dans une langue, et que la « forme intérieure » est bel et bien linguistique, d'où l'emploi de la notion de « perception sémantique ¹ ». Aussi, pour se démarquer d'une tradition mentaliste qui part du mental pour aller au linguistique, la postulation d'un niveau conceptuel antélinguistique ne peut devenir l'objet des sémiotiques textuelles :

Corrélativement, nous nous refusons à rapporter le sens des textes au sens du vécu, que ce soit l'*Erlebnis* phénoménologique ou le *meaning* de certains théoriciens de la sémantique cognitive [...]. Enfin, et cela résume notre discipline, nous nous refusons à poser la question de l'Être, qui pour la phénoménologie contemporaine commande toute herméneutique. Les débats ontologiques qui y opposent la phénoménologie et la philosophie analytique témoignent qu'elles refusent à sortir de la métaphysique. Pire, notre froideur à l'égard de l'ontologie s'explique parce que la dévotion de l'Être a toujours empêché, depuis la condamnation platonicienne des sophistes,

1. Pour plus de précisions, cf. Rastier (1991 : 207-227).

renouvelée jusqu'à Russel, la constitution d'une sémantique générale, et plus particulièrement d'une sémantique des textes. Le nominalisme, ou plus précisément le non-réalisme méthodologique que nous mettons en œuvre ne met pas seulement en cause l'existence des concepts généraux, mais encore celle des concepts particuliers (Rastier 1995 : 15).

Les perspectives théorique et épistémologique adoptées par Rastier ne concordent pas avec l'idée d'expliquer des pratiques discursives textuelles, porteuses d'une histoire et d'une culture, à partir d'un niveau conceptuel, « inconnaissable » et continu, car les textes sont avant tout des formations culturelles. Mais cela ne veut pas dire que le continu y est écarté. Certes il est question de continu chez Rastier, mais ce continu, tel du moins que nous l'avons compris, est utilisé, non pas dans une conception aristotélicienne liée à la question l'être, mais dans un sens plutôt diachronique ou temporel, vu qu'il est souvent lié au caractère graduel des évolutions diachroniques. À cet égard, le sémanticien allègue « que les formes textuelles ne sont pas conceptuelles ni cognitives » : « La conception rhétorique/herméneutique admet en revanche que les objectivités qu'elle construit soient continues, implicites, varient dans le temps et selon les occurrences et leurs contextes » (Rastier 2003(b) : 105¹).

Pour essayer de définir ce continu, nous dirons que c'est un continu discontinu, car une conception continue du sens y est dominante, mais avec une redéfinition des concepts comme des formes textuelles, c'est-à-dire des formes linguistiques. Ce dernier point nous paraît éclairer un des aspects majeurs de la relation entre sémiotique et sémantique. Au fur et à mesure que la sémiotique tourne vers le continu, l'intérêt pour le texte diminue. Or la conception sémantique du continu est linguistiquement textuelle, loin de l'ontologie de la sémiotique qui ne passe pas par le matériau lin-

1. Cette idée s'observe sans ambages dans un autre passage : « Alors qu'en description synchronique, on préfère utiliser des représentations discrètes, on aura besoin en diachronie de représentations continuistes à seuils. La perspective panchronique demande alors d'articuler deux sortes de représentations : discrète et continue. Si en synchronie les relations au sein de classes lexicales peuvent être caractérisées par des oppositions sémiques discrètes, le caractère graduel des évolutions diachroniques peut être représenté par des modèles dynamiques qui sans contredire l'analyse sémique, caractérisent les sémèmes comme des points remarquables sur des dynamiques » (2000 136).

guistique. Plutôt que de prendre le parti de prôner l'ontologie, il convient de suivre un autre type d'approche, plus soucieux du texte et de la textualité, celui d'une « culturalisation » du sens. L'enjeu consiste à rompre avec le texte sans genre, ou avec cette sémiotique immanente imprégnée d'ontologisme, qui traite le sens d'un texte comme s'il y était déposé religieusement.

Tout ceci conduit inmanquablement à souligner que les stratégies énonciatives et interprétatives mises en place dans les textes sont redevables des dimensions subjectales et culturelles, bien plus que des visées universalisantes, immanentistes et ontologiques de la sémiotique. Et contrairement à la sémantique, telle que la conçoit Rastier, qui allègue un relativisme culturel dans l'interprétation des textes, la sémiotique, en voulant expliquer le sens à partir d'un espace imaginaire et invisible, tombe dans le même piège que le cognitivisme classique, qui à force de vouloir appréhender la cognition humaine finit par oublier que la culture agit contextuellement sur la compréhension que nous avons des langues et des textes. Comme l'affirme J. Bruner, dans un livre qui fait référence en psychologie cognitive, *Car la culture donne forme à l'esprit*,

La culture donne forme à la vie et à l'esprit de l'homme, elle donne une signification à son action en situant l'intentionnalité qui la sous-tend dans un système interprétatif précis. C'est elle qui fixe les modèles propres aux systèmes symboliques d'une culture : son langage et ses modes de discours, les formes que prennent ses explications logiques et narratives (1991 : 48).

3. Une sémiotique du continu, un projet philosophique

L'alternative reste ouverte entre une sémiotique continuiste et imaginaire, ou « idéaliste » comme le dit P. Siblot¹, et une sémiotique discontinue et réaliste, et à chacun d'en faire ce qu'il veut. La première est en train de faire perdre tout crédit à l'heure actuelle à la sémiotique sur la scène des sciences du langage. On parlerait à son égard de « spéculation », de « phénoménologie ». La deuxième n'est pas obsolète et beaucoup de choses y sont encore exploitables.

1. Cf. Siblot (1988).

À notre avis, une pause théorique en sémiotique devient urgente, car l'objet « texte » à partir duquel se sont réunies plusieurs générations de sémioticiens, est maltraité ces derniers temps, au profit d'autres problématiques qui n'ont jamais fait partie de la demeure sémiotique, et qui n'en feront jamais partie, car premièrement la sémiotique n'a pas les moyens d'en parler, elle est impuissante à rendre compte linguistiquement d'un objet non linguistique ; deuxièmement on ne peut en parler sans tomber dans l'ontologisme, champ que la sémiotique a toujours voulu éviter. Car rien ne dit comment elle reconnaît le continu, ni même ce qui dans les textes s'y réfère linguistiquement. Il s'agit donc d'une activité imaginaire, que la sémiotique n'a pas nécessairement à connaître. Et la sémiotique gagnerait à se priver sans regret de ce genre de problèmes, dont le premier Greimas, celui des années soixante-dix disait que « nous saisissons des discontinuités dans un monde dont on ne sait rien » (1970 : 9).

La sémiotique peut-elle reprendre à son compte et actualiser ce projet d'une sémiotique continuiste ? Nous ne pensons pas qu'elle puisse le faire en tant que discipline constituée. Une sémiotique du continu est un projet philosophique : il vise à remonter à la source de la signification, au mode sensible du texte comme étant un non-langage, un mode qui échappe à la représentation. Avec cet intérêt pour le continu la sémiotique finit par tomber dans un idéalisme, qui a sa source chez Descartes, mais qui va toutefois beaucoup plus loin que l'idéalisme, et qui est un « idéalisme absolu », comme chez Berkeley¹. Un idéalisme absolu, c'est une théorie ontologique, qui se prononce sur la constitution du monde. Or la sémiotique doit admettre que seul le texte est le vrai objet. Qu'il y ait quelque chose ou pas caché derrière, ne change rien pour le sémioticien. Il faut se contenter du texte tel qu'il est donné, et laisser aux autres, bien placés et armés différemment, le soin, non sans risque, d'aller au-delà.

Au lieu donc de rester dans la spéculation sur le continu, la sémiotique pourra redonner un nouveau souffle pour l'accès à la textualité sans sortir des discontinuités. L'analyse sémiotique du continu

1. La philosophie de Berkeley est un réalisme excluant tout scepticisme. Il rejette certes toute existence de choses cachées sous nos représentations, tout matériel transcendant le perçu, mais cela ne signifie pas une négation des choses pour peu qu'on veuille bien admettre qu'exister ne signifie rien d'autre qu'être perçu.

ne permettant pas d'appréhender les préconditions du sens, doit faire place à un autre type d'approche, plus soucieux de la spécificité des structures textuelles, dont le mécanisme s'observe dans le genre des textes. Cela ne veut pas dire que la sémiotique du continu n'a pas mis en lumière des phénomènes intéressants : c'est plutôt qu'elle n'a pas les moyens de les décrire de façon idoine, et l'ensemble de la théorie s'en ressent. Il faut ainsi « culturaliser » la sémiotique, comme s'y sont consacrés de nombreux travaux depuis Cassirer, Lotman jusqu'à Rastier¹. Il ne s'agit pas toutefois de tenter, par un coup de force épistémologique et méthodologique, un nouveau tournant, mais de conférer à la sémiotique de nouvelles exigences qui lui permettent de traiter linguistiquement les aspects sémiotiques de la discontinuité textuelle. Cela lui permettrait de se libérer de l'immanence du texte, de la génération et du transcodage.

Pour continuer sur cette voie, il faut dire que la sémiotique devrait maintenant renoncer à accorder à l'universalisme, à la génération et à l'ontologisme un statut opératoire. Une sémiotique fondée à partir du texte et de la culture, ne peut se faire sans admettre le relativisme culturel. Cela ne signifie nullement que la sémiotique doit se dispenser de toute l'heuristique du discontinu. Il suffit de les « culturaliser ». C'est en « culturalisant » le sens au lieu de l'« ontologiser » que la sémiotique pourrait sortir de sa gangue générative et « logico-sémantique » vers un véritable accès à la textualité.

Cette « culturalisation » des textes donnerait un accès plus dynamique et plus opératoire aux programmes narratifs, aux configurations discursives et aux formes passionnelles, car son principal souci serait de ne plus considérer comme identiques les « Deux amis » de Maupassant et « La soupe au pistou² », ce sont deux textes différents, car ne relèvent pas du même genre. Et le genre a une influence considérable sur les actions textuelles, sur les isotopies et sur les passions. Il serait très intéressant de comparer les transformations qui s'opèrent dans les textes, les figures et les thèmes qui s'y rattachent, les passions qui habitent les sujets d'états et le dynamisme

1. Et comme le dit J.-C. Coquet, « une sémiotique des cultures, comme celle préconisée par F. Rastier me paraît indispensable » (2002 : 12).

2. Nous rappelons ici qu'il s'agit de deux textes analysés par Greimas, le premier a donné naissance à un livre, cf. Greimas (1976), et le second à un article, cf. Greimas (1983).

des structures énonciatives en tenant compte du genre des textes, car la relation entre les structures textuelles et le genre des textes n'est pas secondaire, mais déterminante dans le processus d'explication et d'interprétation des textes.

Références bibliographiques

- Ablali D. 2003, *La sémiotique du texte. Du discontinu au continu*, Paris, L'Harmattan.
- Borges J. 1983, « Les ruines circulaires », *Fictions*, Paris, Folio.
- Bruner J. 1991, *Car la culture donne forme à l'esprit*, Paris, Eshel.
- Coquet J.-C. « La sémiotique et les fondements de la signification », Jacques Fontanille (éd.), *Actes du Congrès de l'Association française de Sémiotique : Des théories aux problématiques*, PULIM 2002, CD-ROM.
- Fontanille J. Zilberberg C. 1998, *Tension et signification*, Liège, Mardaga.
- Greimas A.-J. 1966, *Sémantique Structurale*, Paris, Seuil.
- Greimas A.-J. 1970, *Du Sens*, Paris, Seuil.
- Greimas A.-J. 1976, *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris, Seuil.
- Greimas A.-J., Courtès, J. 1979-1986, *Sémiotique. Dictionnaire Raisonné de la Théorie du Langage, I et II*, Paris, Hachette.
- Greimas A.-J. 1983, « De la soupe au pistou », *Du Sens II*, Paris, Seuil, 157-169.
- Greimas A.-J. 1985, *Des dieux et des hommes*, Paris, PUF.
- Greimas A.-J. 1987, *De l'imperfection*, Périgueux, P. Fanlac.
- Greimas A.-J. 1994, « Débat entre Greimas et Ricœur », Hénault, Anne, *Le Pouvoir comme passion*, Paris, PUF, 195-216.
- Greimas A.-J., Fontanille, J. 1991, *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil.
- Guillaume G. 1964, *Langage et sciences du langage*, Québec, PUL ; Paris, Nizet.
- Guillaume G. 1973, *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Québec/Paris, PUL, Klincksieck.
- Guillaume G. 1992, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, Lille, Laval-Québec, PUL et PULQ.

- Husserl E. 1963, *Recherches logiques III*, Paris, PUF.
- Merleau-Ponty M. 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Parret H. 1986, *Les passions. Essais sur la mise en discours de la subjectivité*, Liège, Mardaga.
- Petitot J. 1985, *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.
- Rastier F. 1991, *Sémiotique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- Rastier F. et Al. 1995, *Sémantique pour l'analyse*, Paris, Masson.
- Rastier F. 2000, « De la Sémantique cognitive à la sémantique diachronique : les valeurs et l'évolution des classes lexicales », Jacques François, (éd.), *Théories contemporaines du changement sémantique, Mémoires de la société de linguistique de Paris*, IX, Louvain, Peeters, 135-164.
- Rastier F. 2003a, « Parcours de production et d'interprétation — pour une conception unifiée dans une sémiotique de l'action », *Parcours énonciatifs et parcours Interprétatifs, Théories et applications*, Aboubakar Ouattara, (éd.), Ophrys, Gap/Paris, 221-242.
- Rastier F. 2003b, « Formes sémantiques et textualité », in *Unité(s) du texte, Cahiers du Crisco*, Université de Caen, 12, 99-114.
- Salanskis J.-M., Sinaceur H. (éds), 1992, *Le labyrinthe du continu*, Paris, Springer-Verlag.
- Siblot P. 1988, « Sémiotique et praxématique : l'analyse du sens entre idéalisme et matérialisme », *Cahiers de praxématique*, 10, 1988, 73-90.
- Thom R. 1991, *Prédire n'est pas expliquer*, Paris, Flammarion.
- Varela F. 1989, *Autonomie et connaissance. Essais sur le vivant*, Paris, Seuil.